

EN DUPLICATA



Boireau (auquel la servante présente deux petits jumaux). — Qu'est-ce que cela, Marguerite ?

Marguerite (impassement). — C'est qu'il y en a deux, monsieur ?

Boireau. — Grand Dieu que voulez-vous que j'en fasse ?... (après réflexion). Dites donc, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'en choisir un seulement ?

L'HEURE DU RAPPORT

Après déjeuner. Le bureau du lieutenant Deraïsne, nid démontable que, demain peut-être, les mains agiles de Mme Deraïsne rebatiront, bibelot à bibelot, à l'autre bout de la France. Sur l'andrinople épinglé aux murailles se sont abattues, ailes ouvertes, les japonaiseries éclatantes, vol diapré prêt à reprendre son essor.

Au milieu de la cheminée, des fleurs jaillissent d'un obus monté en coupe, cartel qui sonne les saisons. Des accessoires de cotillons enguirlandent des panoplies.

Étendue sur un divan de Daghestan, Mme Deraïsne parcourt les journaux du matin, dont la manne bienfaisante ne tombe sur Bellefontaine qu'à midi.

Le lieutenant Deraïsne s'assoit à sa table de travail ; parmi un fouillis d'objets inutiles et charmants, s'allonge, échappée au col de cuivre d'une lampe de fumeur, une vacillante et diaphane flamme d'alcool.

Des minutes précieuses coulent, douces à dépenser comme une épargne, oasis délicieuse entre ces deux étapes, le déjeuner qui finit à midi et la manœuvre qui commence à une heure.

Cependant l'ordonnance apporte le rapport et se retire. C'est une feuille volante où paraissent les ukases du colonel et les punitions exemplaires. Messagère de l'imprévu, le lieutenant Deraïsne et sa femme la craignent et tremblent d'y découvrir l'ordre brutal qui anéantira leurs projets du soir ou du lendemain. Aussi madame s'empare-t-elle la première du rapport : elle se colle avec les mots techniques, se heurte aux abréviations, se perd, enrage... et recommence le lendemain. Comme chaque jour, le lieutenant Deraïsne insiste pour obtenir le rapport, mais vainement.

ELLE. — Non, moi d'abord. Oh ! (Stupéfaite, elle lit) : "MM. les commandants de compagnie veilleront à ce que le sou de poche quotidien des hommes leur soit intégralement réservé..." Comment, les pauvres petits soldats, ils n'ont qu'un sou par jour ?

LUI. — Comme argent de poche, parfaitement !

ELLE. (après réflexion). — Alors, ils ne peuvent acheter le *Figaro* qu'une fois tous les quatre jours...

LUI. (riant). — Mon Dieu, oui.

ELLE. (réclame). — Et alors, des choses qui leur coûteraient vingt francs, ils ne pourraient se les offrir qu'une fois tous les treize mois ?

LUI. — Oui, mais tranquillise-toi ; rien ne leur coûte vingt francs.

ELLE. — Ils ont donc quart de place partout ?

LUI. — Oh ! Georgette, allons, je t'en prie, rends-moi le rapport !

ELLE. — Petit homme, laisse-moi encore voir les punitions. (Lisant) "Licourge : quinze jours de prison. Etant de corvée aux pommes de terre, a répondu au caporal de service : "Je ne suis pas un bleu, espèce de..." (S'interrompant brusquement) Tiens, ils ont mis trois points...

LUI. — Ah ! te voilà attrapée !

ELLE. (paisible). — Attrapée, non ; embarrassée, plutôt ; puisque j'hésite entre deux mots.

LUI. — ... !

ELLE. (poursuivant tranquillement sa lecture). — "Giboudot : 4 j. d. s. d. p." Qu'est-ce que ça veut dire : 4 j. d. s. d. p. ?

LUI. — Quatre jours de salle de police.

ELLE. (reprenant). — "Giboudot : 4 j. d. s. d. p. Retard de dix minutes à une permission de minuit pour Paris."

LUI. (avec une teinte d'orgueil). — C'est de moi, cette punition-là.

ELLE. — Pourquoi était-il en retard, Giboudot ?

LUI. — Je n'en sais rien... Rends-moi le rapport.

ELLE. — Comment ! tu n'en sais rien, et tu l'as puni tout de même !

LUI. — Dame !... Rends-moi le rapport. Tu sais que je pars à une heure moins cinq.

ELLE. — Mais il a peut-être manqué son train, ce pauvre Giboudot. Ou bien il a peut-être pris l'heure à un kiosque de petites voitures : ça suffit pour se tromper de cinquante minutes au moins.

LUI. — Ça ne me regarde pas... Il est moins le quart, Georgette.

ELLE. — Eh bien, vrai, ce que vous êtes méchants. Tiens suppose qu'il ait été courtoiser sa payse, ce bon Giboudot : alors, voilà un garçon que tu vas priver de voir son amie dimanche prochain parce qu'il ne l'a pas assez vue dimanche dernier !

LUI. — ... !

ELLE. — Mais c'est très crâne, d'être resté près d'elle au mépris des lois. C'est chevaleresque, tout simplement.

LUI. — Tout à l'heure, il va mériter la médaille militaire.

ELLE. — Ce n'est pas le moment de plaisanter. Il faut avouer que vous ne savez guère prendre les hommes...

LUI. — Moins bien que vous, mesdames, évidemment.

ELLE. (piquée). — Mon petit ami, à ta place, j'aurais demandé à Giboudot : "Qu'est-ce qui vous a mis en retard, mon garçon ?" Et s'il m'avait répondu :

"Mon lieutenant, impossible de m'arracher aux bras de Mélanie," je lui aurais dit : "A l'avenir, il faudra me demander des permissions plus souvent, Giboudot."

LUI. — On ne s'en nuierait pas, dans ton peloton.

ELLE. — C'est ça : de l'ironie, maintenant ; ce sera complet. Monsieur est inhumain, monsieur envoie les pauvres cœurs trop tendres coucher sur des planches trop dures, et monsieur raille les conseils dont on lui fait l'aumône. (D'une voix qui sent les larmes) Décidément, vous ne comprenez pas plus les femmes que les hommes, vous autres officiers... (Elle sort un petit mouchoir gros comme une noix).

LUI. — Mais qu'est-ce que tu as, ma petite Georgette ?

ELLE. (fondant en larmes dès qu'elle s'entend plaindre). — Oh ! le méchant, qui envoie tous ses

hommes en prison pour faire de la peine à sa petite femme !

LUI. — Mais voyons, mon chéri... Il est l'heure...

ELLE. (poursuivant son idée parmi ses pleurs). — Que celui qui n'a jamais été en retard lui jette la première pierre, à Giboudot.

LUI. — Voyons, voyons, mon p-tit loup. (Il va s'asseoir près d'elle et cherche à la consoler de son chagrin intempestif)

ELLE. (continuant à pleurer). — Oh les hommes, les hommes !

LUI. (subitement debout). — Saperlipopette ! Une heure cinq !

ELLE. (souriant du succès de sa ruse). — Tu vois, mon chéri, que tout le monde peut se mettre en retard !

MARCHEF.

Gratuitement ! gratuitement ! gratuitement !

L'Histoire de Jeanne d'Arc

Sera, le ou vers le 1er mai, offerte en prime par le SAMEDI à tous ses abonnés et lecteurs.

FACILEMENT BATTU

Clara. — Oui, ma chère Laure, Edouard avait parié hier soir qu'il dirait un plus grand mensonge que moi. J'ai accepté le pari, et il m'a dit qu'il n'avait jamais aimé d'autre que moi.

Laure. — Ah ! pour un gros mensonge, c'est un gros mensonge, et tu pourras difficilement gagner.

Clara. — Tu crois ! Eh bien, ma chère, rien de plus facile ; je lui ai dit que je n'en avais jamais aimé d'autre que lui.

Mère. — disait en pleurant une jeune mariée de huit jours, en parlant de son mari, — tu ne peux t'imaginer jusqu'à quel point il est avare ; on ne peut l'être davantage.

— Que tu te trompes, ma pauvre enfant ; un mari ne peut complètement développer son avarice qu'après trois ou quatre années de mariage.

IL N'AIMAIT PAS LE PIANO



Le petit (mystérieusement). — Dis donc, papa, je viens de regarder tout doucement dans le salon et j'ai vu Marie qui était assise sur le tabouret devant le piano, et Monsieur George qui était à genoux devant elle et qui lui tenait les mains.

Le père. — Suprême ! Tiens la mère, je t'ai toujours dit que George était un garçon intelligent, je parie qu'il n'aime pas plus que moi entendre Marie jouer du piano ?